

VIII

TROIS AMAZONES

Les sources orales ont conservé les noms de nombreuses amazones ayant réalisé des prouesses. Elles indiquent parfois le lieu d'origine de ces héroïnes, mais ne donnent guère plus de détails. Rares sont les guerrières dont on pourrait écrire une biographie précise, dresser un portrait exact. Le groupe a estompé les individualités.

Pourtant, certaines se distinguent, tranchent par leur personnalité ou leur destin exceptionnel. Nous avons tenté de faire revivre trois d'entre elles.

TATA AJACHÈ, L'ESCLAVE DEVENUE REINE

Tata Ajachè soupo maha awouiyan a connu une destinée véritablement singulière. Captive de guerre, elle est devenue reine, réalisant ainsi le rêve de toute amazone. On doit sa biographie au romancier Paul Hazoumé, qui la publia, en 1925, dans une revue assez confidentielle : *La Reconnaissance africaine* (1).

Nous sommes en 1857 ou 1858 (2). Sous la direction du roi Gézo, l'armée a lancé un raid victorieux contre des villages *Yorouba*. Les troupes reviennent vers Abomey. Selon la coutume, le souverain est à l'arrière, transporté en litière par ses hamacaires, entouré de quelques amazones et guerriers de sa garde personnelle. Près du chemin qui mène à Ekpo (Kpo), une agglomération située à deux kilomètres au sud de Kétou, il s'arrête devant une petite case abritant l'autel du protecteur de la cité. Vaut-il mieux le regarder, ou sacrifier à quelque rituel pour favoriser son retour (3) ? Toujours est-il qu'il se penche et reçoit au flanc une flèche empoisonnée lancée

par un ennemi qui le guettait. Il mourra d'ailleurs, quelques mois plus tard, des suites de sa blessure.

L'attentat cause une émotion considérable. Un conseil de guerre, réuni aussitôt, décide de détruire Ekpo « en repréailles du crime commis vraisemblablement par un habitant de ce village » (4). L'armée fait demi-tour, et sous le commandement du *Gaou*, les amazones et les soldats investissent la petite cité, « vaguement protégée par d'anciennes fortifications ». L'assaut sera mené sans merci : « Les habitants, surpris, s'enfuient dans la brousse ou se barricadent chez eux. Tous ceux qui sont rejoints sont aussitôt décapités, leurs crânes seront emportés à Abomey ». Les guerrières déploient toute leur ruse et toute leur énergie pour débusquer les fuyards. On tire sur tout ce qui bouge. On tue tous ceux que l'on attrape. Et voilà que l'on capture une fillette. Comment l'enfant peut-elle trouver grâce devant ces combattantes endurcies ? Sans doute sont-elles touchées par son calme et sa bravoure. On l'épargne. On en fera une amazone. Elle s'appellera Tata Ajachè.

Comme toute esclave de guerre, elle prend le chemin du Danhomè. Elle grandit au milieu des troupes féminines, dont elle partage la vie et l'éducation. Comme d'autres, elle devient une *Sou dofi* (qui a grandi ici). L'adoption du mode de vie et des habitudes de ses vainqueurs a dû estomper les souvenirs de sa propre culture. Elle est d'origine *Holli*, un rameau de la famille *yorouba*.

Cette communauté, répartie dans une vingtaine de villages, vit au milieu d'une région marécageuse. Protégés par ces conditions naturelles difficiles pendant les pluies, les *Holli* sont prêts à se défendre contre toute agression lorsqu'en saison sèche, leur pays est aisément accessible de l'extérieur. Ils n'aiment pourtant pas la guerre, qui représente le dernier recours : « Est-ce qu'on danse pour la guerre ? La guerre n'est pas une réjouissance », nous répondra, bien des années plus tard, en 1968, l'octogénaire Oga-Afin (« Le maître du palais »), alors que nous l'interrogeons sur les danses d'autrefois (5). Néanmoins, les jeunes gens, organisés en groupements de chasseurs-guerriers, ont dû combattre plusieurs fois les armées danhoméennes. Décidés à vendre chèrement leur existence, ils sont partis sous la direction de leurs *balagoun* (chefs de guerre) en chantant :

« Ô, nos pères,
Faites de nouveaux enfants,
Car pour nous, la vie est finie,
Nous allons à la guerre » (6).

Tata Ajachè, issue d'un peuple réputé pour la bravoure de ses hommes, va se montrer digne de ses ancêtres dans le métier des armes.

L'apprentissage est difficile. La discipline est rude. Petite esclave, elle est placée au service d'une chef-amazone, dont elle porte le fusil et les munitions lorsqu'elle se rend à l'entraînement et sur les champs de bataille. Elle acquiert, progressivement, toutes les connaissances de la femme-soldat. Les années passent, elle grandit. Elle rentre dans le rang, devient une amazone à part entière. De belle stature, elle est réputée pour son adresse. Sa précision à l'arc, la justesse de son tir au fusil, sa bravoure au combat sont impressionnantes. Forte et gracieuse à la fois, elle paraît dotée de toutes les qualités, ce qui ne manque pas de susciter des jalousies.

Est-ce une dénonciation, un complot qui la fait accuser d'avoir enfreint la règle de chasteté ? On l'arrête, on la torture pour arracher l'aveu de sa faute. Elle nie. Le roi Glèlè qui assiste à l'un de ses interrogatoires est impressionné par sa résistance à la douleur, par son attitude stoïque. Et puis, elle est belle ! Il en devient amoureux. Il l'épouse.

Cet honneur rarissime, auquel aspirent toutes les guerrières, n'arrête pas les activités militaires de Tata Ajachè. Contrairement à la plupart des amazones devenues reines en récompense de leurs exploits (7), elle continue à combattre. A peine mariée, elle jure de ramener de l'expédition suivante un ennemi « dans le ventre duquel » (8) reposera la fondation d'un *Jêxo* (*Jêho* ou tombe royale). Elle remplit sa promesse. Pour honorer ce haut fait d'armes, et commémorer sa bravoure, Glèlè lui dédie plusieurs récades (9), au cours d'une cérémonie solennelle analogue à celle que décrit Dunglas : « Le roi (...) se porte devant son peuple réuni pour la circonstance. Il brandit la récade en l'air, de la main droite, en proclame l'authenticité et donne le sens des allégories. La fin de l'explication est accueillie par des ovations de la foule qui se prosterne et se couvre la tête de poussière pour marquer le respect qui est désormais dû au bâton royal » (10).

De ce jour, la mémoire collective associera le nom de la reine-amazone à celui du monarque et en perpétuera le souvenir. Elle participera encore à plusieurs expéditions, entraînant ses compagnes par son dynamisme et son intrépidité. Mais la mort de Glèlè, en 1889, l'oblige, suivant la coutume, à observer la retraite des veuves royales. Elle a environ quarante ans.

NAGA, LA FEMME-SOLDAT INCONNUE

La vie de Naga est entourée de mystère. A-t-elle même existé, cette héroïne de la guerre anticoloniale qui, selon une tradition, avait juré de défendre son roi et son pays par tous les moyens, tua un soldat français en le mordant à la gorge puis mourut, fidèle à son serment ? Les sources sont imprécises. Les rapports et les témoignages rédigés par les acteurs de la conquête ne mentionnent même pas son geste. Pourtant, les Français contemporains, prêts à justifier l'intervention coloniale par la cruauté et la sauvagerie des peuples combattus, n'auraient pas dû manquer de souligner un trait propre à frapper l'opinion européenne, comme ils l'avaient fait pour d'autres actes de guerrières danhoméennes !

L'historien Edouard Dunglas, évoquant une tradition d'Abomey, dans son ouvrage publié en 1958, situe l'exploit de Naga pendant l'attaque de Cotonou, le 4 mars 1890. Or les comptes-rendus de cette journée font état de prouesses d'une autre amazone, Nansica, qui trouva la mort après avoir « décapité » un maréchal des logis d'artillerie. L'emploi même du verbe « décapiter » par le lieutenant-gouverneur Bayol et des termes « tête coupée » par le père Chautard (11) écarte toute idée de morsure mortelle et ne peut justifier de confusion entre la personnalité de Naga et celle de Nansica. Parmi tous les récits de bataille, nous n'avons pu relever en fait qu'un seul exemple proche de l'acte de Naga. Cet épisode s'est déroulé le 4 octobre 1892 et nous l'avons déjà rapporté : « Un soldat d'infanterie de marine se saisit d'une amazone qui lui coupe le nez avec ses dents (...) » (12). Cette guerrière était-elle Naga ? La légende, magnifiant l'Histoire, aurait-elle alors remplacé l'appendice nasal, peu prestigieux, par la gorge, qui évoque la vitalité ? Ou, mieux encore, y eut-il deux combattantes qui usèrent des mêmes armes naturelles, l'une Naga, honorée par

les Danhoméens, l'autre, anonyme, dont font état les documents français ?

Le recours aux « archives » orales apporte des données plus complexes encore. Les informations se rapportant à la personnalité de Naga, tout d'abord, sont très incomplètes. On s'est borné à nous indiquer, à Abomey, que son nom signifie « la femme de haute taille », parce qu'elle était plus grande que ses compagnes, mais on ne connaît aucun détail de sa vie. Par ailleurs, un chant, composé au lendemain de l'attaque de Cotonou, situe bien l'acte en question le 4 mars 1890, mais ne le personnalise pas :

*« Les femmes guerrières ont dit :
Ce qu'on appelle tes femmes
De chez toi à Jimé
Les Européens le sauront
Nous allons égorger les Européens avec les dents.
(...) Nos soldats ont ouvert le feu sur Cotonou
Et les ennemis les plus courageux
Se sont jetés à la mer
Ne pouvant plus résister.
Un prêtre a été victime de cette guerre
Les femmes guerrières l'ont égorgé avec les
dents. » (13).*

Ainsi, le serment d'égorger les ennemis avec les dents n'aurait pas été prêté par une seule amazone, mais par toutes celles de la garde personnelle de Béhanzin, cantonnées dans son palais de Jimé. Dès lors, il n'y aurait pas une, mais de multiples Naga ! Il faut cependant remarquer que ce chant semble être beaucoup plus une œuvre de circonstance, destinée à provoquer un sursaut national autour de l'armée, qu'une relation historique. Car ses paroles recèlent au moins une erreur. Aucun prêtre, en effet, n'a été tué pendant cette bataille. La confusion vient de ce qu'un soldat français, tué au combat, était « porteur d'une belle barbe noire ». Or, comme le dit Dunglas, « de tous les Européens débarqués jusqu'alors au Dahomey, seuls les Pères Missionnaires portaient la barbe » (14). Le fait même d'avoir pu tuer un prêtre étranger ne pouvait que conforter les Danhoméens dans leur bon droit et les rassurer sur l'issue de la guerre. Ne serait-ce pas dans un but analogue que la prouesse d'une unique

personne a été amplifiée, multipliée, devenant celle de toutes les combattantes ?

Dans la maison familiale des Béhanzin, à Abomey, il existe un bas-relief. On y voit une guerrière penchée sur un homme, un militaire français, dont elle déchire la gorge avec les dents. Est-ce la représentation d'une amazone ayant réellement existé ou la figure symbolique de toutes celles qui luttèrent pour sauvegarder l'indépendance du Danhomè ? Naga ou la femme-soldat inconnue...

« LA SURVIVANTE », OU L'IMPOSSIBLE RECONVERSION

Qui connaît le nom de cette femme, rencontrée par l'un de nos amis à Cotonou, lorsqu'il était enfant, à l'aube des années trente ? Elle personnifie, poussée jusqu'à son extrême limite, la difficulté qu'éprouvèrent d'anciennes guerrières à rompre avec le conditionnement de la vie militaire pour retrouver une autre existence.

« J'avais cinq ou six ans, peut-être, raconte notre ami, mais je me souviens de la scène comme si c'était hier, tellement j'avais été impressionné. Je jouais souvent dans la rue avec une bande de copains. Parfois, une femme très âgée s'arrêtait pour nous regarder. Elle nous paraissait centenaire, mais nous étions si jeunes ! A moitié recroquevillée sur elle-même, elle s'appuyait sur un bâton et grommelait des mots sans suite. Elle nous faisait un peu peur, car les enfants craignent tout ce qui est insolite ».

« Un jour, l'un de nous lance une pierre qui retombe sur une autre. Le bruit résonne ; une étincelle jaillit. Nous voyons tout-à-coup la vieille se redresser. Son visage se transforme. Elle se met à marcher fièrement, au pas cadencé. Arrivée devant un mur de clôture, elle se couche à plat ventre et rampe sur ses coudes pour le contourner. Elle croit tenir un fusil à la main, car, brusquement, elle épaule et tire, recharge son arme inexistante et tire encore en imitant le bruit d'une salve. Puis elle bondit, s'abat sur un ennemi imaginaire, se roule sur le sol dans un furieux corps-à-corps, terrasse l'adversaire. D'une main, elle semble le plaquer à terre et de l'autre, le poignarder à coups redoublés. Ses cris traduisent son effort. Elle fait le geste de trancher dans le vif et se redresse en brandissant un trophée fictif. On m'a dit plus

tard qu'elle pensait sans doute avoir coupé les organes sexuels du vaincu. »

« Elle entonne un chant de victoire et danse :

*« Le sang coule,
Vous êtes morts.
Le sang coule,
Nous avons gagné.
Le sang coule, il coule, il coule,
Le sang coule,
Il n'y a plus d'ennemi ».*

Mais soudain, elle s'arrête, hébétée. Son corps se courbe, se tasse. Comme elle semble vieille, plus vieille encore qu'auparavant ! Elle s'éloigne d'un pas hésitant ».

« C'est une ancienne guerrière, nous explique un adulte qui se trouvait là. Du temps de nos anciens rois, il y avait des femmes-soldats. Leurs batailles sont finies depuis longtemps, mais elle, elle continue la guerre dans sa tête. »